

## Le sultan catholique : le roi d'Espagne dans l'œuvre de Victor Hugo

Contribution à la journée d'étude *Hugo en Sorbonne*, organisée par le Service d'Action Culturelle et des Associations de Paris IV, avec la collaboration de la Société des Amis des Universités de Paris, de l'Institut Universitaire de France (Chaire de Littérature comparée) et de l'APCLC à Paris IV (à paraître).

« Le fait tyrannie surnage, écrit Hugo dans l'une des *Proses philosophiques de 1860-1865*, le mot tyran flamboie. Macbeth et Henri VIII et Richard III sont vivants, vous dis-je ! »<sup>1</sup>. Les grands monstres shakespeariens appartiennent au présent, en Turquie, en Perse, au Dahomey, en Amérique même, où les « républicains sont des citoyens à cachots et à sérails, dont chacun trouve moyen d'être dans cent toises carrées czar et sultan ». « Mais quoi, le Dahomey, la Perse, l'Amérique, ah ! que n'allez-vous en Chine ! Vous les prenez loin, vos exemples ! Soit. Rapprochons-nous. En Espagne, la couronne catholique envoie aux galères pour dix ans quiconque lit la Bible [...] »<sup>2</sup>. Suivent d'autres exemples, l'Espagne n'ayant pas le monopole de la tyrannie en Europe, mais il est significatif que ce soit elle qui apparaisse d'abord dans la liste des abominations et désolations qui semblent démentir le progrès de « la » Civilisation.

Significatif de l'attachement de Hugo à cette seconde patrie intime et poétique que fut pour lui l'Espagne, plus que de sa perception des monarques espagnols contemporains. Car ceux-ci n'incarnent rien d'autre que sa déchéance – « famille pourrie », dit un fragment des *Choses vues* en 1847<sup>3</sup>, en un règlement pour le moins expéditif de la question dynastique qui ravage l'Espagne d'alors. Et aucun fantôme shakespearien ne se glisse entre Hugo et la reine Christine, lorsqu'en 1843 il la voit se

<sup>1</sup> *Proses philosophiques de 1860-1865*, « [Le Tyran] », p. 614 ; édition Y. Gohin, in *OEC*, dir. J. Seebacher et G. Rosa, Laffont, « Bouquins », 1985, vol. « Critique ». Nous renverrons désormais à cette édition des *OEC*, par la mention « Bouquins », suivie du titre du volume concerné.

<sup>2</sup> Le même fait est repris dans le même texte à quelques pages d'intervalle (p. 617).

<sup>3</sup> *Choses vues*, « Le temps présent II, 1845-1847, Fragments sans date », 1847, p. 990 ; édition J.-Cl. Nabet, C. Raineri, G. Rosa et C. Trévisan, « Bouquins », vol. « Histoire » :

« Voici la différence entre l'Espagne et la France en ce moment.

La monarchie se compose d'un principe, la royauté, et d'une incarnation, la dynastie. En Espagne la royauté se porte bien, la dynastie mal. En France c'est le contraire. En Espagne la royauté, principe sain, est représenté par une famille pourrie ; en France la royauté, principe malade, est représentée par une famille saine. »

promener aux Tuileries. Nul spectre tyrannique, mais, en transparence, un *dessous bleu-ciel* :

Avant-hier vendredi 8 décembre, la reine Christine d'Espagne se promenait aux Tuileries. Je l'ai vue passer. Elle était vêtue d'une robe de mousseline transparente, laissant voir un dessous bleu-ciel. Elle avait un chapeau de velours violet. C'est une personne d'une quarantaine d'années, assez belle encore. Elle a beaucoup d'embonpoint, et marche en se dandinant comme j'ai vu faire à M. le Duc d'Angoulême. Elle a de beaux yeux et va la tête levée. Au moment où elle passait près de moi, me voyant arrêté et l'œil fixé sur elle, elle m'a jeté un beau et fier regard de reine. Deux hommes l'accompagnaient sans lui donner le bras. Celui qui était à sa gauche, assez gros homme à favoris, cheveux, moustaches et sourcils noirs, est Muñoz, son mari. Ce Muñoz est une façon de Bergami. La reine parlait très haut et avec beaucoup de vivacité. Elle venait de la terrasse des Feuillants, et a longé la façade du château jusqu'à la grille du bord de l'eau. Là, elle a trouvé sa voiture qui l'attendait. Elle y est montée seule avec Muñoz. L'autre cavalier a salué profondément en prenant congé de la reine, et s'en est allé par le Pont-Royal tandis que la voiture suivait le quai vers les Champs-Élysées.<sup>4</sup>

Une femme donc, au « fier regard de reine », certes, mais d'abord une femme entre deux cavaliers, dont l'un se trouve être son peu royal mari, l'autre une relation non identifiée, le tout dans une atmosphère érotique peu catholique, ni, au reste, sultanesque. Ici, le « mot tyran » ne « flamboie » pas.

On dira qu'entre les *Choses vues* de la Monarchie de Juillet et les *Proses philosophiques de 1860-1865* Hugo a politiquement bien changé. Certes, mais non sur cette question de la monarchie espagnole contemporaine – les lettres à l'Espagne de 1868, alors que se profile là-bas la fondation d'une République, si elles parlent de la fin du « despote », ne brandissent aucunement le spectre d'une royauté féroce<sup>5</sup>. « La couronne catholique » peut bien « envoyer aux galères quiconque lit la Bible », elle ne fascine plus par la splendeur de sa violence. « N'est pas un monstre qui veut »<sup>6</sup>.

Quant au peuple espagnol lui-même, il est et sera toujours pour Hugo tel qu'il lui est apparu dans son voyage de 1843, un peuple en attente de se déclarer, un peuple vivant dans l'entre-deux d'un passé glorieux écroulé et d'un avenir qui sera, peut-être, sa transfiguration :

Ô Espagne décrépète ! ô peuple tout neuf ! grande histoire ! grand passé ! grand avenir ! présent hideux et chétif ! ô misères ! ô merveilles ! on est repoussé, on est attiré. Je vous le dis, c'est inexprimable.<sup>7</sup>

<sup>4</sup> *Ibid.*, « Le temps présent I, jusqu'en 1844 », 1843, p. 838. Bergami était le favori Caroline de Brunswick, épouse du prince de Galles : Muñoz est à peine un mari.

<sup>5</sup> *Actes et paroles* II – 1868, 3, « L'Espagne » et 4, « Seconde lettre à l'Espagne », pp. 610 et suiv. ; édition J. Acher, « Bouquins », vol. « Politique ».

<sup>6</sup> *Napoléon le Petit*, « Conclusion », 1, p. 133 ; édition S. Gaudon, « Bouquins », vol. « Histoire ». Le mot a trait à « Monsieur Louis-Napoléon ».

<sup>7</sup> *Voyage de 1843 – Pyrénées*, p. 826 ; édition C. Chuat, « Bouquins », vol. « Voyages ».

L'Espagne a un avenir, le peuple espagnol a un avenir, que cet avenir dépende, dans les lettres à l'Espagne de 1868, de la fondation de la République et de l'abolition de l'esclavage à Cuba, ou qu'il dépende, dans la « Conclusion » du *Rhin*<sup>8</sup>, du choix qu'elle fera entre la France, centre de « la » Civilisation, et l'Angleterre, son double ennemi qui l'a d'ores et déjà absorbée, comme la Russie a absorbé l'empire ottoman.

On se souvient en effet que dans cette « Conclusion » du *Rhin*, Hugo s'emploie à penser la construction de l'Europe à partir du fleuve rhénan, ce fleuve qui doit à la fois distinguer et unir les deux grandes nations qui sont la tête et le cœur de l'Europe : respectivement, la France et l'Allemagne. Ce centre de la civilisation a été menacé et est menacé par de puissants empires, au XVIIe siècle par l'Espagne et la Turquie, au XIXe par l'Angleterre et la Russie. Ces quatre puissances « égoïstes », ennemies de la « civilisation » fonctionnent en couples : l'Angleterre est à l'Europe du XIXe ce qu'était à l'Europe du XVIIe siècle l'Espagne ; la Russie est à l'Europe du XIXe ce qu'était l'empire ottoman du XVIIe siècle. L'Europe est ainsi toujours prise en tenailles par deux puissances « égoïstes », et prédatrices, l'une militaire et théocratique (la Turquie puis la Russie), l'autre commerciale (les empires coloniaux d'Espagne puis d'Angleterre). Dans ce tableau géopolitique, les souverains espagnols, comme les souverains turcs, appartiennent au passé :

Aujourd'hui, par la force mystérieuse des choses, la Turquie est tombée, l'Espagne est tombée.

[...]

Depuis long-temps déjà une autre nation a Gibraltar, comme le sauvage qui coud à son manteau l'ongle du lion mort.<sup>9</sup>

La Russie a dévoré la Turquie.

L'Angleterre a dévoré l'Espagne.

C'est, à notre sens, une dernière et définitive assimilation. Un état n'en dévore un autre qu'à la condition de le reproduire.

[...]

Quant à l'Espagne, les dislocations de l'empire romain et de l'empire carolingien peuvent seuls donner une idée de ce démembrement prodigieux. [...] Aujourd'hui, en parcourant les domaines britanniques, on ne voit que noms portugais et castillans [...]. Même sous la pression de l'Angleterre, les fragments de l'empire de Charles-Quint n'ont pas encore perdu leur forme ; et, qu'on nous passe cette comparaison qui rend notre pensée, on reconnaît toute la monarchie espagnole dans les possessions de la Grande-Bretagne comme on retrouve un jaguar à demi digéré dans le ventre d'un boa.<sup>10</sup>

<sup>8</sup> « L'Espagne [...], qui est restée illustre, pourra redevenir puissante. L'Angleterre voudrait faire de l'Espagne le marché de ses produits, le point d'appui de sa navigation ; la France voudrait faire de l'Espagne la sœur de son influence, de sa politique et de sa civilisation. Ce sera à l'Espagne de choisir : continuer de descendre, ou commencer à remonter ; être une annexe de Gibraltar, ou être le contrefort de la France. / L'Espagne choisira la grandeur ». *Le Rhin*, « Conclusion », 17, p. 428 ; édition E. Blewer, « Bouquins », vol. « Voyages ».

<sup>9</sup> *Ibid.*, 4, p. 387.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 8, p. 402.

« Un état n'en dévore un autre qu'à la condition de le reproduire » : l'Espagne n'est que la version pré-moderne de l'Angleterre du XIXe siècle ; soit un empire coloniale, à vocation commerciale, aspirant égoïstement toutes les richesses de ses colonies ; soit un empire démesuré, toujours menacé de dislocation ; soit une puissance si absolue que la souveraineté ne saurait dépendre de rien, et d'abord du souverain - paradoxalement, comme dans l'Angleterre parlementaire, la souveraineté en Espagne est « purement nominale »<sup>11</sup>, c'est-à-dire que le roi n'est que le nom abstrait d'un État qui fonctionne, ou plutôt dysfonctionne, avec ou sans lui. Car les empires que décrit Hugo dans la « Conclusion » du *Rhin* sont de formidables machines à produire de la puissance avec les causes mêmes de leur décadence, et inversement à retourner leur puissance en principe de leur déclin.

Et c'est sans doute parce qu'il refuse de voir dans ce que nous appellerions aujourd'hui les « hyper-puissances » des États qui tiennent en équilibre dans l'épanouissement de leur grandeur que Hugo choisit de peindre le monde sous la double emprise des empires turcs et espagnols non au XVIe siècle, mais au XVIIe siècle : non au temps des Soliman, des Charles Quint et des Philippe II – quitte à fondre de manière synthétique en ce dix-septième siècle tous les siècles du monde moderne – du XVe au XVIIIe siècles. En déplaçant d'un siècle les apogées des empires espagnol et ottoman, Hugo peut peindre dans le même temps leur grandeur et leur décadence, jusqu'à les identifier en un seul moment, un seul système toujours déjà déséquilibré.

Et si l'empire espagnol a pour double au XIXe siècle l'Angleterre, il a pour double contemporain cet empire ottoman qu'il considère comme son ennemi premier, au nom de la croisade chrétienne contre l'Infidèle, et qui comme lui apparaît comme une grande machine détraquée.

« Sultan catholique », le roi d'Espagne ne se distingue d'abord du sultan musulman que par la finalité de son expansionnisme, commercial, et non guerrier. Or cette différence se retourne en ressemblance, dès lors que les formidables richesses dégagées par le commerce colonial se résolvent en puissance militaire :

Le roi des Espagnes et des Indes, espèce de sultan catholique, était plus riche à lui seul que tous les princes de la chrétienté ensemble. [...]

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, 7, p. 399.

Cette richesse se résolvait en puissance. Ce que le sultan était par la cavalerie, le roi d'Espagne l'était par l'infanterie. On disait en Europe : *cavalerie turque, infanterie espagnole*. [...]

La plus grande puissance de l'Espagne, si puissante par ses forteresses, sa cavalerie et son infanterie, ce n'était ni son infanterie, ni sa cavalerie, ni ses forteresses ; c'était sa flotte.<sup>12</sup>

Sultan ottoman et roi catholique apparaissent ainsi moins comme des ennemis que comme des doubles complémentaires, qui s'entendent non pas, évidemment, subjectivement, mais objectivement à étouffer l'Europe, prise entre ces deux Orient : « Par la Turquie, c'était l'esprit de l'Asie qui se répandait en Europe ; par l'Espagne, c'était l'esprit de l'Afrique »<sup>13</sup>.

Cette Espagne et cette Turquie se ressemblent dans les structures mêmes de leur puissance, c'est-à-dire dans les principes de leur décadence : l'absence de la petite propriété soit du fait de l'esclavage, soit du fait du système latifundiaire, l'absence de la petite propriété qui fixe le paysan à sa terre, l'attachant à ce qui tient lieu de patrie, le souverain ; l'intolérance religieuse, liée à la confusion théocratique de la puissance divine et de la violence politique ; de trop grands territoires « mal lié[s] »<sup>14</sup> ; des pays conquis exploités, et opprimés :

Enfin, pour résumer ce qui est commun à l'empire ottoman et à la monarchie espagnole, l'égoïsme, un égoïsme implacable et profond, - chose étrange, de l'égoïsme et point d'unité !- une politique immorale, violente ici, fourbe là, trahissant les alliances pour servir les intérêts ; être, l'un, l'esprit militaire sans les qualités chevaleresques qui font du soldat l'appui de la sociabilité ; être, l'autre, l'esprit mercantile sans l'intelligente probité qui fait du marchand le lien des états ; représenter, comme nous l'avons dit, le premier, la barbarie ; le second, la corruption ; en un mot, être, l'un, la guerre, l'autre, le commerce, n'être ni l'un ni l'autre la civilisation : voilà ce qui a fait choir les deux colosses d'autrefois. Avis aux deux colosses d'aujourd'hui.<sup>15</sup>

L'Espagne a un avenir, non l'empire espagnol : lion mort ou jaguar à demi digéré, on ne peut aujourd'hui cerner ses contours que sur la carte palimpseste de l'empire britannique. Pour trouver en Espagne, de grands monstres fascinants, des lions, des jaguars et des « tigres royaux »<sup>16</sup>, il faut donc remonter le cours du temps. Point trop cependant : remonter au Moyen Âge ne mène qu'au petit roi fourbe qu'admoneste superbement le Cid en son « romancero »<sup>17</sup>, ou au doux sultan Achmet, si galamment amoureux de Juana la Grenadine, qu'il ne voit pas d'inconvénient à se faire chrétien<sup>18</sup>.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 3, pp. 380-381.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 3, p. 379.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 5, p. 393.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>16</sup> Philippe II fait partie de la liste de ces derniers dans *Napoléon le Petit*, tandis que Ferdinand VII, aux côtés de Napoléon III, appartient à celle des « chacals » (« Conclusion », I, éd.cit., p. 132).

<sup>17</sup> *La Légende des siècles*, Nouvelle Série, V, 2, [2], « Le Romancero du Cid », pp. 255 et suiv. ; édition J. Delabroy, « Bouquins », vol. « Poésie III ». Les intertitres donnent la liste des « vertus » royales : III, « Le roi

Le temps des grands monstres espagnols est plus proche : il s'ébauche avec les rois catholiques, se déploie avec Charles Quint et Philippe II, puis se dégrade de Philippes en Ferdinands comme de Charybde en Scylla. De part et d'autre de ces deux grandes figures mythiques que sont Charles Quint et Philippe II, les rois et reines d'Espagne sont de petits monstres ridicules et féroces dont la vie se résume en général à une anecdote grotesque, une anecdote sur leurs corps, puritains et morbides. Si « L'Espagne, c'est encore l'Orient »<sup>19</sup>, cet Orient-là est un Orient castré, et ses despotes n'ont rien d'un Sardanapale ou d'un Zim-Zizimi<sup>20</sup> - si l'on met à part, et encore, le roi catholique et libertin de *Torquemada*, qui « aime affreusement les femmes »<sup>21</sup> : en vain, puisqu'il n'arrive pas à séduire Rose d'Othez, et reste ainsi enchaîné, « esclave de ses jours, [...] forçat de ses nuits », à sa « femme, ce monstre immobile ! »<sup>22</sup> Le sadisme de ces rois est celui de corps pitoyables, malades, infirmes à force de continence. Ils n'ont pas même la concupiscence des inquisiteurs que dessine Hugo autour du projet du « Poème de la Sorcière »<sup>23</sup>, ou leur concupiscence ne s'exprime que dans le déni féroce d'un geste cruel et pudibond : « Charles II d'Espagne, roi tellement chaste qu'il est impuissant, brûle avec une tasse de chocolat bouillant la gorge d'une jeune fille trop décolletée »<sup>24</sup>. Leur sexualité dérisoire, tout à la fois pompeuse, bourgeoise et puritaine, est toute en précaution :

Voici, au dix-septième siècle, comment s'équipe le roi des Espagnes et des Indes, majesté catholique, quand il lui prend fantaisie d'aller la nuit chez sa femme : il se lève, chausse ses pantoufles, agrafe par-dessus sa chemise son manteau court d'Alcantara, avec plaque, prend son bouclier, dit broquel, à son bras gauche, saisit de la main gauche une lanterne, passe à son bras droit une chaîne d'or à laquelle pend un pot de chambre, empoigne de la main droite son épée nue, et se met en marche.<sup>25</sup>

Pot de chambre et épée nue : les despotes espagnols sont des corps abjects et cruels, comme ce « Philippe V, d'Espagne, si féroce calmé aux auto-dafés, [qui] s'épouvante à

---

jaloux », IV, « Le roi ingrat », V, « Le roi défiant », VI, « Le roi abject », VII, « Le roi fourbe », VIII, le roi voleur », IX, « Le roi soudard », X, « Le roi couard », XI, « Le roi moqueur », XII, « Le roi méchant ». Mais « Le roi est le roi » (XV), et « Le Cid est le Cid » (XVI).

<sup>18</sup> *Les Orientales*, XXIX, p. 501 ; édition G. Chamarat, « Bouquins », vol. « Poésie I ».

<sup>19</sup> *Ibid.*, Préface de l'édition originale, p. 413.

<sup>20</sup> Zim-Zizimi fait danser des femmes « devant lui toutes nues » dans la petite épopée dont il est le héros éponyme (*La Légende des siècles*, Première Série, VI, 1). Les sultans des *Orientales* sont plus nettement encore érotisés, Hugo usant du stéréotype hérité des siècles précédents. Voir Cl. Millet, *Le Despote oriental*, p. 13 et suiv. ; série « Victor Hugo et l'Orient », dir. F. Laurent, Maisonneuve & Larose, 2001.

<sup>21</sup> *Torquemada*, I, I, 2, p. 269 ; édition J.-Cl. Fizaine, « Bouquins », vol. « Théâtre II ».

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>23</sup> *OEC* du Club Français du livre, dir. J. Massin, tome XVII/2, « Dessins et lavis », catalogue établi par B.

Grynberg, pp. 899 et suiv..

<sup>24</sup> [« Le Tyran »], éd.cit., p. 616.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 617.

l'idée de changer de chemise, et reste six mois au lit sans se laver et sans se couper les ongles, de peur d'être empoisonné par les ciseaux, ou par l'eau de la cuvette, ou par sa chemise, ou par ses souliers »<sup>26</sup>. Ces corps dégoûtants sont des incarnations malpropres de Dieu. « La personne royale dégage de la terreur ; elle est idole. Cette chair a cessé d'être humaine. [...] Si cette chair porte une chemise sale, cette chemise sale fait loi, et devient *la couleur Isabelle*. »<sup>27</sup> Les deux corps du roi n'en font qu'un, sacré et mal lavé. Les dessous bleus de la reine Christine, à tout prendre, marquent un progrès.

L'esprit quant à lui est souvent, et sans contre-indication tant le roi d'Espagne est un « roi nominal »<sup>28</sup>, malade, fou, ignorant, idiot, dit Hugo dans « La Conclusion » du *Rhin* :

Le roi d'Espagne pouvait être, sans inconvénient, [...] un enfant, un mineur, un ignorant, un idiot. [...] Le jour où la nouvelle de la prise de Mons parvint à Madrid, Philippe IV se réjouit très-fort en plaignant tout haut *ce pauvre roi de France, ese probecito rey de Francia*. Personne n'osa lui dire que c'était à lui, roi d'Espagne, que Mons appartenait. Spinola, investissant Breda, que les hollandais défendaient admirablement, écrivit dans une longue lettre à Philippe III le détail des innombrables impossibilités du siège ; Philippe III lui renvoya sa lettre après avoir seulement écrit en marge de sa main : *Marquis, prends Breda*. Pour écrire un pareil mot, il n'y a que la stupidité ou le génie, il faut tout ignorer ou tout vouloir, être Philippe III ou Bonaparte. Voilà à quelle nullité pouvait tomber le roi d'Espagne, isolé qu'il était de toute pensée et de toute action par la forme même de son autorité.<sup>29</sup>

Hugo ne fait ici que reprendre, en la dédramatisant, la réflexion qu'on peut lire en creux dans *Ruy Blas*, ce « drame de la vacance du pouvoir », pour reprendre l'expression de G. Rosa<sup>30</sup>, ce drame qui ne met pas en scène le roi, le roi Charles II, parce que celui-ci a mieux à faire, étant parti chasser les loups – « comme cela vous monte / L'imagination », commente la suivante Casilda<sup>31</sup> -. Un lieu sacré, irradiant la puissance, et vide, tel est le lieu de la souveraineté espagnole, si absolue que les rois n'en sont que les noms, indépendamment de leur degré de stupidité.

Ces rois imbéciles ne font que confirmer la loi universelle que plus tard « L'histoire réelle » dégagera : « Circonstance atténuante du despotisme : l'idiotisme ». Philippe V, comme Basile ou Yvan, n'est que « le produit de la vaste stupidité environnante ». Il appartient, comme tous les « despotes idiots, multitude, [...] [à] la populace de la pourpre ; mais au-dessus d'eux, en dehors d'eux, à l'incommensurable distance qui sépare ce qui rayonne de ce qui croupit, il y a les despotes génies. [...] les vraiment grands parmi eux se

<sup>26</sup> *William Shakespeare*, III, III, 2, p. 442 ; édition B. Leuilliot, «Bouquins», vol. «Critique».

<sup>27</sup> *Proses philosophiques de 1860-1865*, [« La Civilisation »], éd. cit., p. 599.

<sup>28</sup> *Le Rhin*, « Conclusion », 7, éd. cit., p. 399.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> « Commentaires » de son édition de *Ruy Blas*, p. 199 ; Le Livre de poche, 1997.

<sup>31</sup> *Ruy Blas*, II, 3, p. 53 ; édition A. Ubersfeld, « Bouquins », vol. « Théâtre II ». Sur la source et l'accueil du billet du roi par la critique de 1838, voir Adèle Hugo, *Journal*, IV : 1855, pp. 192-193 ; édition F.V. Guille, annotation revue et corrigée par J.-M. Hovasse, Lettres modernes Minard, 2002.

nomment Cyrus, Sésostris, Alexandre, Annibal, César, Charlemagne, Napoléon »<sup>32</sup> - non Charles Quint, ni *a fortiori* Philippe II. Et de même dans la « Conclusion » du *Rhin*, où la réflexion sur « le » roi d'Espagne les maintient dans une généralité non héroïque, sans vraiment les distinguer des Charles II ou des Philippe III. Tous deux apparaissent pourtant, à regarder ailleurs dans l'œuvre de Hugo, comme des despotes génies. Leurs génialités respectives sont certes toutes différentes, du fait de la dissemblance de leur caractère et de leur pouvoir, du fait aussi que Hugo écrit leur mythe – *Hernani* et « La rose de l'infante » - à des dates très éloignées. Mais un point commun les unit fortement : ce sont des visionnaires que l'Histoire mettra en échec. Néanmoins, même tenue en échec, leur vision les distingue absolument des sultans catholiques du *Rhin* : car une des caractéristiques fondamentales de l'Orient despotique chez Hugo, c'est l'absence de politique à long terme, d'exercice visionnaire du pouvoir.

Au reste, il est sans doute abusif de ranger le Charles Quint de Hugo parmi les rois espagnols – comme le font cependant la « Conclusion » du *Rhin* et le poème « Á M. David, statuaire »<sup>33</sup>, tant Charles Quint est tout, dans *Hernani*, sauf roi d'Espagne. Le don Carlos des trois premiers actes est bien souverain espagnol, mais ce jeune roi libertin est délié de sa transfiguration sublime en Charles Quint à l'acte IV, dans l'ombre du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle. Le seul lien qui unit le roi espagnol don Carlos à l'empereur européen Charles Quint, souverain d'un empire dont le centre est l'Allemagne<sup>34</sup>, je renvoie ici et pour toute l'analyse du Charles Quint d'*Hernani* à Jean Massin et Franck Laurent<sup>35</sup>, c'est qu'il est bourgeois de Gand, et que c'est à ce titre qu'il choisit de revendiquer le droit de briguer l'empire. Pour Don Carlos, être empereur européen, c'est en quelque sorte cesser d'être roi d'Espagne :

DON CARLOS, *au duc*.

Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance ?

DON RUY GOMEZ

C'est un victorieux.

<sup>32</sup> William Shakespeare, III, III, « L'histoire réelle... », 2, éd. cit., p. 443.

<sup>33</sup> *Les Feuilles d'automne*, VIII.

<sup>34</sup> « TOUS, soldats, conjurés, seigneurs » ne s'y trompent, lorsque pour acclamer le nouvel empereur ils s'écrient : « Vive l'Allemagne ! / Honneur à Charles Quint ! » (acte IV, 5, éd. cit.), p. 140.

<sup>35</sup> Présentation par Jean Massin d'*Hernani*, pp.889 et suiv. ; *OEC* du Club français du livre, III/2 ; Franck Laurent, *Le territoire et l'Océan – Europe et Civilisation, espace et politique dans l'œuvre de Victor Hugo des Orientales au Rhin (1829-1845)* I, B, 4, « L'empire ou la nomadisation de l'Europe » et III, 15, « L'espace du peuple (Babel, nation, océan) » ; thèse, Université de Lille III, 1995.



DON CARLOS

Il faudrait tout changer.

La bulle d'or défend d'élire un étranger.

DON RUY GOMEZ

A ce compte, Seigneur, vous êtes roi d'Espagne ?

DON CARLOS

Je suis bourgeois de Gand.<sup>36</sup>

On objectera que Charles Quint continue de s'appeler à l'acte IV de son nom espagnol, don Carlos. Mais ce nom n'est plus alors, comme le corps du comédien sur scène, que le signe de l'identité *inconcevable* du roi d'Espagne, le petit monstre libertin des trois premiers actes, et de l'empereur visionnaire qui prophétise à l'acte IV la grandeur de son empire, comme une mission héroïque et sublime qui l'enivre, et le fait chanceler, au sommet d'un monde sans nations, des rois au peuple, « océan », « onde sans cesse émue »<sup>37</sup>. Entre le roi d'Espagne et l'empereur européen, il y a solution de continuité<sup>38</sup>. Ces deux personnages n'appartiennent ni au même monde, ni au même temps : le roi d'Espagne don Carlos s'inscrit dans le temps court des vendetta féodales, qui lèguent la vengeance de père en fils ; Charles Quint le clément appartient à la longue et grande Histoire des génies européens – Charlemagne, et, évidemment quoiqu'en creux, Napoléon.

Et cette schize ne se recolle au dernier acte que dans la dégradation de son pouvoir (qui se manifeste, dès l'acte IV, dans la nomination du plus vil des courtisans, don Ricardo, au rang d'alcade de cour), et dans son absence, absence qui se résout en impuissance à sauver ceux qu'il voulait sauver et croyait avoir sauvé, Hernani et doña Sol. Et aussi don Ruy Gomez. Soit tout le passé qui résiste à la modernité<sup>39</sup>, mais aussi l'héroïsme, la beauté, et l'honneur castillan<sup>40</sup>. Charles Quint ne devient Charles Quint qu'en renonçant à l'amour – là aussi, la castration -, mais aussi à l'Espagne, à l'Espagne des Pélages, des Cids ... et des Hernanis. Le royaume espagnol, dès son intronisation, n'est plus qu'une marge provinciale de l'Europe, incapable de comprendre les grands enjeux du monde, qui se joue ailleurs... en Allemagne, et en Turquie :

<sup>36</sup> *Hernani*, I, 3, p.562 ; édition A. Ubersfeld, « Bouquins », vol. « Théâtre I ».

<sup>37</sup> *Ibid.*, IV, 2, p. 628.

<sup>38</sup> Solution de continuité explicite dans ce bref échange entre Hernani et don Carlos à l'acte IV scène 4 (éd. cit., p. 641 :

HERNANI

Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS

Non, l'empereur.

<sup>39</sup> Hernani redevenu grand d'Espagne se propose de reprendre ses bastilles : « Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles, / Mon panache, mon siège au conseil des Castilles[...] » (acte V, 3, éd. cit. , p. 654).

<sup>40</sup> On se souvient que Hugo a envisagé un temps d'intituler sa pièce "L'Honneur castillan".

DON FRANCISCO

Et que fait l'empereur ?

DON SANCHO

L'empereur aujourd'hui  
Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.

DON RICARDO

Ce Luther, beau sujet de soucis et d'alarmes !  
Que j'en finirais vite avec quatre gendarmes !

DON MATIAS

Le Soliman aussi lui fait ombre.

DON GARCI

Ah ! Luther !

Soliman, Neptunus, le diable et Jupiter,  
Que me font ces gens-là ? les femmes sont jolies,  
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies !

DON SANCHO

Voilà l'essentiel.<sup>41</sup>

Ce qu'inaugure ainsi en 1519 le règne de Charles Quint, c'est une Espagne moderne au sens le plus dégradé qui soit, et provinciale, inessentielle, dont le souverain est absent – comme le sera, on l'a vu, Charles II dans *Ruy Blas*. Et dès 1833, *Marie Tudor* confirme cet échec de l'articulation du rêve impérial de Charles Quint et de sa pratique effective de la politique<sup>42</sup>.

L'exil et la détestation du tyran feront apparaître sous la plume de Hugo un Charles Quint bien plus sombre, et éclipsé par son fils, l'affreux Philippe II – « Charles-Quint, qui dompta l'Europe en l'étouffant, / Boa sombre, a pour fils le livide crotale », dira Hugo dans *La Pitié suprême*<sup>43</sup>. Cet accroissement du mal dans la filiation dynastique aboutit, dans la « petite épopée » de « La Rose de l'infante », à un renversement du processus historique, qui semble obéir à une logique non de progrès, mais de régression dans le mal, le noir :

<sup>41</sup> *Ibid.*, V, 1, p.647.

<sup>42</sup> Cf. F. Laurent, thèse citée : « Pouvoir ubiquiste, il est également anonyme : [...] on ne parle que de l'« empereur », sans nom comme sans lieu. Son nom c'est, si l'on y tient, Simon Renard ou Cardinal de Granvelle. Son nom, c'est l'État, l'État impérial, universel, supra-national en tous les cas. L'empire est devenu tellement impersonnel qu'il ne peut plus acquérir cette personnalité minimale, sans laquelle toute représentation théâtrale est impossible, qu'en empruntant le corps et le nom d'un bourgeois obscur, mais qui tire toutes les ficelles [...]. Un homme d'État enfin, et dont la fonction dramatique essentielle sera de guider la main du bourreau. Voilà ce qu'est devenu, dans *Marie Tudor*, l'éclatant rêve impérial d'*Hernani*. C'est sous les traits de Simon Renard que reparaît ce Charles Quint d'*Hernani*, disparu après le coup d'éclat de sa clémence surprise. Bien avant *Ruy Blas*, ce drame dit la chute, inévitable, de l'Empire de Charles de Gand. Chute non pas dans la décadence et le pourrissement, mais chute dans l'État, dans le formidable appareil d'un État supra-national, auprès duquel rois et reines deviendraient presque sympathiques ». t. 2 p. 386.

<sup>43</sup> *La Pitié suprême*, 5, pp. 929-930 ; édition J.-Cl. Fizaine, « Bouquins », vol. « Poésie III ».

Philippe Deux était une chose terrible.  
Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible  
Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial  
Ce royal spectre, fils du spectre impérial.<sup>44</sup>

Quand Béit-Cifrésil, fils d'Abdallah-Béit,  
Eut creusé le grand puits de la mosquée, au Caire,  
Il y grava : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre. »  
Et, comme tout se tient, se mêle et se confond,  
Tous les tyrans n'étant qu'un seul despote au fond,  
Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense.<sup>45</sup>

« Tous les tyrans ne sont qu'un seul despote au fond », dont le modèle est le despote oriental – le « sultan » de « jadis », ou plus loin encore les grandes figures du mal satanique de l'Orient biblique et coranique. Comme le roi d'Espagne de la « Conclusion » du *Rhin*, Philippe II est moins l'adversaire qu'un des doubles des « trônes d'Orient »<sup>46</sup>. En Philippe II se confondent les distinctions du jadis et de l'aujourd'hui, de l'ici et de l'ailleurs, de l'Occident et de l'Orient, comme sur la jupe de l'infante « Une arabesque, errant dans les plis du satin, / Suit les mille détours d'un fil d'or florentin »<sup>47</sup>. C'est que ce roi d'Espagne est aussi un empereur, un empereur qui comme tous les grands empereurs hugoliens – et d'abord le Napoléon des *Orientales*<sup>48</sup> – efface les frontières et tend à annuler la distinction de l'Occident et de l'Orient, comme d'ailleurs du Sud et du Septentrion. Mais alors que cette annulation était positive quand il s'agissait de « Lui », Napoléon, l'aigle, elle devient fatale, tragique, dès lors que c'est Philippe II, le « hibou »<sup>49</sup> immobile en sa nocturne demeure, qui en est le sujet :

Sa volonté fatale, enfoncée, obstinée,  
Était comme un crampon mis sur la destinée ;  
Il tenait l'Amérique et l'Inde, il s'appuyait  
Sur l'Afrique, il régnait sur l'Europe, inquiet  
Seulement du côté de la sombre Angleterre [...]<sup>50</sup>

Puissance démesurée, et funèbre : « Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi. »<sup>51</sup>

<sup>44</sup> *La Légende des siècles*, Première Série, IX, « La rose de l'infante », p. 757 ; édition J. Gaudon, « Bouquins », vol. « Poésie II ».

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 760.

<sup>46</sup> Titre de la section VI de la Première Série de *La Légende des siècles*.

<sup>47</sup> *Ibid.*, IX, p. 755.

<sup>48</sup> *Les Orientales*, XXXIX et XL. Voir Franck Laurent, « Orient/occident : au-delà du miroir », dans *Autour des « Orientales »*, p. 9 et suiv. ; série « Victor Hugo » n°5, dir. Claude Millet, 2002.

<sup>49</sup> « Charles fut le vautour. Philippe est le hibou. » (« La rose de l'infante », éd.cit., p. 758).

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 757.

Cette puissance funèbre est celle d'un « spectre blême », idole immobile qui règne par la terreur sacrée :

Il occupait le haut du monde comme un rêve.  
 Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi  
 Faisait une lumière étrange autour du roi ;  
 On tremblait rien qu'à voir passer ses majordomes ;  
 Tant il se confondait, aux yeux trouble des hommes ;  
 Avec l'abîme, avec les astres du ciel bleu !  
 Tant semblait grande à tous son approche de Dieu !<sup>52</sup>

L'horreur et la terreur se dissolvent en un rêve sublime : Philippe II est bien pire que les sultans Mourad et Zim-Zizimi des « Trônes d'Orient », ces tyrans dont le sublime était miné et retourné par le grotesque. Philippe II est le seul, de tous les despotes-héros de *La Légende des siècles*, à être exclusivement sublime, à confisquer pour sa seule personne royale un sublime politique sans revers bouffon, figeant le réel en une unité sans contradiction, sans fissures à travers lesquelles semblerait pouvoir travailler le devenir. « Immuable »<sup>53</sup>, immobile, et lourd, il pèse sur l'univers entier :

Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons ;  
 Les trahisons pour jeu, l'autodafé pour fête.  
 Les rois troublés avaient au-dessus de leur tête  
 Ses projets dans la nuit obscurément ouverts ;  
 Sa rêverie était un poids sur l'univers ;  
 Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre ;  
 Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre ;  
 De grands éclairs sortaient de ses songes profonds.  
 Ceux auxquels il pensait disaient : Nous étouffons.  
 Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,  
 Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.<sup>54</sup>

Philippe II, « Satan régnant au nom de Jésus-Christ »<sup>55</sup> est un anti-héros, qui réalise dans le Mal l'idéal de l'Homme épique. D'abord parce qu'il est, nous l'avons vu, sublime – *sub-limes* - lui qui franchit toutes les limites –géopolitiques, éthiques, et, étant spectre, ontologiques. Ensuite parce que dans ce franchissement des limites, il se réalise comme une puissance agissante, et d'une exceptionnelle efficacité puisqu'elle ne rencontre, dans le monde des Hommes, aucun héros qui viendrait lui résister. En quoi Philippe II est bien un avatar des « Trônes d'Orient », un « sultan catholique », car tel est le despote oriental : une idole devant

---

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 758.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*

qui tous se couchent, dans le temps compacté d'une terreur réitérée. C'est dire que la « petite épopée », dans sa structure de récit synthétique, assombrit la légende noire de Philippe II, celle qui s'est élaborée avec le *Don Carlos* de Schiller : la légende de Schiller est une légende dramatique, qui expose des conflits d'intérêts, de passions, et, au travers en particulier de Posa, marquis et citoyen du monde, des conflits d'idées et de valeurs qui peuvent introduire un doute, une déchirure dans les certitudes du monarque. Le Philippe II de Schiller est un monstre tragique, mais il vit précisément dans un univers dramatique, ouvert, dynamique, interrogatif : un univers de relations intersubjectives complexes, conflictuelles, violentes et pathétiques certes, mais qui arriment l'inhumain dans l'humain, et situent le crime dans le devenir historique. Au contraire, la « petite épopée » de Victor Hugo isole complètement le roi Philippe II – la petite infante est dans le jardin, jamais mise en contact avec ce père qui erre, fantôme solitaire dans un Escorial désert. Le Philippe II de Hugo, comme son despote oriental, est coupé de toute relation intersubjective qui l'inscrirait dans le monde des humains et du coup dans le devenir. Il l'est encore plus d'une certaine façon : Béit-Cifrésil fait graver l'inscription : « Le ciel est à Dieu ; j'ai la terre », inscription que le poème assimile à une diction ; Philippe II quant à lui ne le « dit » pas, il le « pense »<sup>56</sup>. Immobile et silencieux, Philippe II ne communique pas, mais seulement, comme l'idole, irradie la terreur de sa toute-puissance :

Il vivait : nul n'osait le regarder ; l'effroi  
Faisait une lumière étrange autour du roi ;  
[...]  
Il ressemblait au sphinx qui digère et se tait ;  
Immuable ; étant tout, il n'avait rien à dire.<sup>57</sup>

Cas-limite de la tyrannie, Philippe II expose son essence : si la démocratie est communication, à l'inverse, la tyrannie est silence, silence d'un moi si absolu qu'il n'a plus d'Autre à qui parler, silence d'un moi si complet qu'aucun manque ne suscite en lui le besoin d'une diction. « Immuable » et silencieux comme le sphinx, Philippe II n'agit ni ne parle : il « pense », et toute l'épopée de l'invincible Armada se réfracte dans son œil visionnaire, l'œil du songe. Philippe II apparaît ainsi comme le point d'aboutissement du mouvement d'intellectualisation du pouvoir, engagé au quinzième siècle dans « Les chevaliers errants » par Ladislas et Sigismond, dans « Les trônes d'Orient » par Zim-Zizimi et Sultan Mourad,

<sup>56</sup> Vers 221 : « Ce que dit ce sultan jadis, ce roi le pense ».

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 758.

puis dans « L'Italie-Ratbert ». Comme tous ces princes machiavéliens, « Son trône [est] de piège et de fraude construit »<sup>58</sup>. Mais là où ces princes en leurs noirceurs diverses objectivaient leurs idées perverses dans des actes et des paroles, Philippe II est bien pire, n'ayant « rien à dire », ni à faire, pour que s'exerce sa toute-puissance.

« Debout en ce moment l'épaule contre un mur », il songe – et « qu'importe l'espace ! / Non-seulement il voit, mais il entend »<sup>59</sup>. Ce songe est une « vision » : Philippe II est un génie. Et un génie dont la vision se déploie comme une confirmation de sa toute-puissance. Nous sommes bien au fond de l'abîme du mal historique, cet abîme où Philippe II rejoint Iblis et Caïn. On dirait même qu'il les dépasse. Iblis dans « Puissance égale Bonté » associait la méchanceté à l'impuissance grotesque, tandis que Philippe II est, nous l'avons vu, un tyran sublime ; Caïn est châtié par l'œil de Dieu, immanent à sa conscience ; la conscience dans « La Rose de l'Infante » est au contraire l'espace de déploiement de la tyrannie. Ressac du progrès, pourtant si puissamment affirmé par la « petite épopée » précédente, « Le satyre ». Du « bleu », *La Légende* repasse au « sombre »<sup>60</sup> - « Iblis dans le Koran et Caïn dans la Bible / Sont à peine aussi noirs qu'en son Escorial / Ce royal spectre, fils du spectre impérial ».

Or le progrès sait travailler dans le noir. Dans le noir de l'ironie tragique, Philippe II ignorant ce que le lecteur sait, la défaite de son « invincible » Armada. Dans le noir de l'ironie polémique, parce que si Philippe II est « une chose terrible », si donc il est une « chose »<sup>61</sup>, c'est que les olympes n'ont conscience de rien, et que l'agrandissement épique de sa conscience en champ d'une victoire navale qui n'aura pas eu lieu ne fait que le confirmer. Invalidée par l'Histoire, sa vision épique n'est qu'une illusion tragique.

Une illusion tragique, mais pour lui seul, non pour l'Humanité. Car si l'épopée du progrès qu'est *La Légende des siècles* avance d'un pas formidable à travers le poème de la neuvième section, c'est précisément du fait que l'épopée sort ici définitivement de son régime si souvent tragique antérieurement, confirmant la prophétie du satyre. Philippe II est le dernier héros de pourpre à prétendre enfoncer sa « volonté fatale », « comme un crampon » « sur la destinée » ; le lecteur sait que ce crampon a décroché. Les « sublimes égorgeurs d'hommes ont fait leur temps »<sup>62</sup> et ne sont plus que dans les illusions de leurs consciences mégalomanes des individus mondialement historiques, dont la « volonté fatale » décide de la destinée de l'Humanité. Philippe II est le faux centre de l'épopée. Sa description, et la description de sa

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 759.

<sup>60</sup> Titre des sections I et III du poème-section précédent, « Le satyre ».

<sup>61</sup> Voir *William Shakespeare*, III, III, 2, éd. cit., p. 442 : «Même les tyrans de chair sont des choses».

<sup>62</sup> *William Shakespeare*, III, III, 1, éd. cit. p. 440.

vision épique de l'Armada sont bien au milieu de la « petite épopée », encadrées de part et d'autre, au début et à la fin, par l'évocation de l'infante et de sa rose. Mais ce milieu n'est pas le milieu de l'action, du mythos raconté : il en est un épisode. Car le sujet de l'action dans le poème n'est pas Philippe II, mais l'infante, ou plus exactement, et comme son titre l'indique, la rose de l'infante, la fleur, emportée par le vent. Le progrès avance par déplacement métonymique. Le sujet de la petite épopée n'est ni Philippe II, ni don Carlos – qui maintiendrait l'épopée dans les pourpres de la tragédie, mais la fleur « purpurine » que regarde une infante qui est aussi une enfant, une enfant de Philippe II qui ne sera pas assassinée comme Don Carlos ou comme Isora de Final, mais vivra, et vivra en sachant que tout sur terre n'appartient pas aux princes, parce qu'il y a le vent : la grande énergie de l'Immanent, dont l'autre nom est équité<sup>63</sup>. « Une tempête est un acte de dictature de l'ombre rétablissant l'équilibre », écrira un peu plus tard Hugo<sup>64</sup>.

Les rois d'Espagne entrent ainsi dans deux catégories : la catégorie, se refusant à tout traitement épique, du « sultan catholique », que deux traits essentiellement distinguent de son homologue musulman : d'une part la vocation commerciale de son empire, et non militaire, même si la puissance de son armée est considérable ; d'autre part le lien établi entre sa violence politique, et en particulier le soutien qu'il apporte à l'Inquisition, et sa continence sexuelle. Déplacement du désir dans une cérébralité perverse, saleté et infirmité des corps, le roi catholique est une incarnation grotesque de Dieu sur terre. Il est aussi une souveraineté purement nominale : il est si absolument puissant qu'il peut faire défaut, être ailleurs, tuer six loups – la machine étatique n'en continue pas moins de fonctionner, mal et formidablement. Dans *Le Rhin*, ou « L'histoire réelle » de *William Shakespeare*, Charles Quint et Philippe II ne dépassent que de peu cette « populace de la pourpre » des despotes idiots et malades. Seuls le drame d'*Hernani*<sup>65</sup> et la « petite épopée » de « La rose de l'infante » les grandissent jusqu'aux proportions de héros épiques. Dans les deux cas, leur épopée est une vision. Ce sont deux souverains visionnaires, deux souverains qui voient l'Histoire, leur Histoire en grand, deux souverains sous le regard desquels le processus historique est une action épique. Mais dans les deux cas aussi, l'épopée visionnaire échoue. Elle échoue en 1830 dans la comédie des

<sup>63</sup> Sur l'Immanent, voir Y. Gohin, *Sur l'emploi des mots immanent et immanence chez Victor Hugo*, Archives des Lettres modernes, « archives hugoliennes » n°6, 1968. Cette victoire de l'Immanent est confirmée par le poème-section qui suit « La rose de l'infante » de la Première Série, « Les raisons du Momotombo » ; de manière moins triomphale puisque le volcan ne fait que bougonner contre les Inquisiteurs venus d'Espagne.

<sup>64</sup> *Proses philosophiques de 1860-1865*, [« La mer et le vent »], éd.cit., p. 695.

<sup>65</sup> Et le poème « Á M. David, statuaire des *Feuilles d'automne*.

courtisans, et la tragédie des héros. La grande vision impériale n'embraye pas sur la situation effective. Elle échoue en 1859, mais cet échec est maintenant une formidable promesse, la promesse que l'Histoire désormais ne sera plus contre-nature. Peu importe l'Angleterre, peu importe l'absorption du jaguar par le boa. Ce qui compte, c'est l'entrée du vent dans l'Histoire, et de la « toute petite », l'infante « étonnée » de cette intrusion, pour faire équilibre. Le satyre l'avait promis, le réel est en train de renaître<sup>66</sup>. On peut alors comprendre pourquoi Hugo dans *William Shakespeare* n'intègre ni Charles Quint ni Philippe II dans sa liste des despotes génies : ce sont deux *pseudo* génies, dont les visions ne sont pas réalisées dans l'Histoire, l'un pour n'avoir pas pris en compte effectivement l'océan du peuple, l'autre pour avoir méconnu les menaces du vent.

Claude Millet  
Université de Lille III

---

<sup>66</sup> *La Légende des siècles*, Première Série, VIII, 4, éd.cit., p. 750 : « Sous le poids hideux qui l'étouffait, / Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde. »